

LE PASSE-TEMPS

ET LE PARTERRE

RÉUNIS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

ABONNEMENTS

61x Mois..... 3 fr.
Un An..... 6 »

Rédaction et Administration : 14, rue Confort, LYON

Y. FOURNIER, Directeur

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0.50
Réclames..... — 1 »

SOMMAIRE

Causerie : La Fête des Jardiniers à Charbonnières..	LÉON MAYET.
Echos artistiques.....	X.
Nos Théâtres.....	X.
Contre le mal de mer.....	Marcel ROSNY.
La Cinquantaine (poésie)...	Emile DELON.
L'Ecriveau.....	Eugène FOURNIER.
Chanson de Septembre (poésie).....	Fern. DE ROCHER.
Lettre Parisienne : Un socialiste Chinois.....	Charles LE GOFFIC.
L'Esprit des Autres.....	X.
Bibliographie.....	X.
Spectacles et Concerts.....	X.
Bulletin Financier.....	X.



CAUSERIE

La Fête des Jardiniers

A CHARBONNIÈRES

A l'exemple de leurs confrères de Neuville, du Point-du-Jour et d'Ecully, les jardiniers de Charbonnières-les-Bains ont célébré leur fête le dimanche 9 septembre.

Favorisée par un temps superbe — dont un orage lointain a vainement essayé de troubler l'agréable sérénité — cette fête, qui pourrait tout aussi bien s'appeler « la Fête des Fleurs » a été des plus brillantes, et puisqu'il s'agissait d'un début, je dois constater, tout d'abord, que ce début a été des plus encourageants pour l'avenir.

Désormais, la Fête des Jardiniers viendra s'ajouter à celles qui — chaque année — donnent tant d'animation à notre pittoresque et charmante station thermale.

Et combien jolie, combien attrayante, cette fête d'un caractère tout familial, qui a mis en évidence, en même temps que

les immenses ressources florales dont dispose la commune, le remarquable talent de ses jardiniers, rivalisant — les uns les autres — de goût et d'ingéniosité dans l'arrangement des fleurs et des fruits présentés à l'admiration du public.

Plus ancienne que l'Agriculture, l'Horticulture remonte à la naissance et à l'organisation de la famille elle-même : l'homme a certainement commencé à cultiver les végétaux utiles autour de sa demeure et dans un espace restreint, avant de les répandre dans les champs.

A mesure que la civilisation a progressé, l'Horticulture a pris plus d'importance, elle a multiplié ses produits, perfectionné ses procédés et — après avoir répondu à toutes les exigences de l'utile — elle a travaillé pour l'agréable.

C'est de là, qu'est né le luxe des fleurs et des arbustes d'ornement.

Réservé d'abord aux privilégiés de la fortune, ce luxe s'est aujourd'hui démocratisé : la culture des jardins, leur embellissement est devenu une véritable science à laquelle l'art — dans l'une de ses manifestations les plus séduisantes — n'est pas resté étranger.

Et de fait, ce sont de véritables artistes que ces hommes de labeur et de travail dont nous avons pu admirer — dimanche dernier — les élégantes conceptions exposées, dès dix heures du matin, sur la place de l'Eglise.

Le Comité d'organisation de la Fête des Jardiniers se composait de MM. A. Brevet, président; Salignat, vice-président; Francisque Simon, secrétaire; Monin, trésorier, qui s'étaient adjoint MM. Ferrière et Marin-Bonnet.

Je n'ai pas besoin de rappeler ici que MM. Brevet et Simon comptent parmi les horticulteurs pépiniéristes les plus importants de la région lyonnaise. Leurs

noms sont avantageusement connus de tous ceux qui suivent avec intérêt nos belles expositions annuelles où, tous deux, ont récolté de nombreuses récompenses.

Le défilé des produits horticoles et agricoles me permettra de faire à chacun des coopérateurs la part qui lui revient.

La bannière fleurie avec ses cordons de reines-marguerites, œuvre de M. Salignat, jardinier chez M. Victor Fournier.

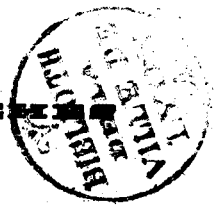
Le char de l'Horticulture — très heureuse distribution de la flore estivale, offrant aux yeux charmés les nuances les plus vives et les plus variées — dû à MM. Ferrière, jardinier chez M. de Lacroix-Laval; Richard, jardinier chez M. de Lachomette et Monin, jardinier chez M. Elmer.

Le char de l'Agriculture présenté par MM. Billaud et Pupier, le premier jardinier; le second fermier chez M. Audras; aidés par MM. Bouchet, jardinier chez M. Deyme et Pipy, jardinier chez M. Donzel.

Dans ce trophée — où les fleurs se mêlaient gracieusement aux plus remarquables spécimens des cultures maraîchère et fruitière — je dois signaler des raisins dont la vue aurait assurément ajouté au supplice de Tantale et des pommes succulentes que je ne comparerais cependant pas à celle du paradis terrestre, d'un prix inestimable, je le suppose, puisqu'elle a coûté si cher à la race humaine.

La chaise à porteurs, d'un cachet XVII^e siècle très exact, réalisée par M. Marin-Bonnet, jardinier chez M. Lalouette, sur les indications de Mme Girard, la femme du dévoué maire de Charbonnières.

L'écusson de l'Horticulture avec cette devise « Honneur à la France » exécuté



par MM. Brevet jeune ; Vindry jardinier chez M. le Dr Girard et Marin-Bonnet.

Le coussin, véritable parterre de fleurs, patiemment composé par M. Genthon, jardinier chez M. Garcin.

A dix heures et demie avait lieu la réception des jardiniers et de leurs chefs-d'œuvre par la municipalité de Charbonnières. Cette réception a été suivie de celle des enfants de l'école que dirigent avec tant de zèle et d'aptitude MM. Dujols et Allardet.

C'est avec le concours de ces jeunes garçons que s'organise — en ce moment — une fanfare scolaire appelée à faire quelque bruit dans la localité, puisqu'elle se composera uniquement de fifres et de tambours.

Après l'échange des souhaits de bienvenue, Mlle Joséphine Dujols, fille de l'instituteur, a récité la belle poésie d'Autran, qui a pour titre « *Aux Paysans* » et à laquelle avaient été faites quelques modifications suggérées par la circonstance.

Aux voix qui nous diront la ville et ses merveilles,
N'ouvrons pas notre cœur, paysans, chers amis !
A l'appel des cités, n'ouvrons pas nos oreilles,
Elles donnent, hélas ! moins qu'elles n'ont promis.

La cité pour son peuple, en vain se dit féconde ;
Le pain de ses enfants est plus amer que doux.
Sous un luxe qui ment, tel rit aux yeux du monde
Qui tout bas porte envie au dernier d'entre nous.

Paisibles et contents, la tâche terminée,
A notre cher foyer, nous rentrons chaque soir.
Combien de citadins, au bout de leur journée,
Ne rapportent chez eux qu'un morne désespoir !!

A nos champs, à nos bois, demeurons donc fidèles ;
Aimons nos doux vallons, aimons notre métier.
Auguste est le travail de nos mains paternelles :
C'est de notre sueur que vit le monde entier.

Qu'elle est hideuse à voir la misère des villes !
De quels affreux haillons ses membres sont vêtus !
Que d'opprobres en elle et de passions viles ! ...
La pauvreté rustique est mère des vertus.

C'est elle qui revêt d'une invincible force
Nos fils durs à la neige, indomptables au feu
Par elle nous gardons sous notre rude écorce.
Les tendresses du cœur et la croyance en Dieu.

Si la France un matin nous aligne en phalange
Nous saurons faire honneur à notre humble berceau
Nous dignes héritiers des gloires sans mélange,
Frères de Jeanne d'Arc, de Hoche et de Marceau !

Le cortège s'est ensuite rendu à l'église dont la décoration florale avait été disposée avec beaucoup de goût par MM. Levet, Gerenthe, Ritton, Perrin et Baudin sous l'intelligente direction de M. Berlier, curé de Charbonnières.

Les fleurs fournies par MM. Victor Fournier et Brevet ornaient — avec une véritable profusion — le maître-autel et la nef récemment inaugurés.

Après une messe en musique — à laquelle la fanfare de la Tour-de-Salvagny prêtait son obligeant concours — le cortège s'est rendu au Méridien où un vin d'honneur était offert par M. le Dr Girard, maire de Charbonnière ; puis

le défilé s'est fait, entre deux haies de curieux, jusqu'au hameau des Eaux.

Très remarquées les guirlandes de fleurs et de feuillages installées sur différents points du parcours : celle du Méridien, œuvre de M. Moncel cafetier ; celle du bourg, due à MM. Levet père et fils et Gerenthe ; celle des Eaux, exécutée par M. Gilot.

Une mention toute spéciale pour l'arrangement original, mousseline et fleurs, imaginé par un commerçant de Charbonnières, M. Duffet.

Une table abondamment servie attendait les jardiniers et leurs invités à l'hôtel Bertrand, et je ne surprendrai personne en disant qu'à la fin du repas l'épanouissement des visages rivalisait avec celui des fleurs.

La décoration de la salle du banquet — dont les éléments sortaient des pépinières de MM. Brevet et Simon — ne laissait rien à désirer grâce à l'habileté et à la compétence de MM. Bard, ouvrier de M. Brevet, Jomard, Baudin et Méot.

M. Méot — qui exerce à Charbonnières la profession de coiffeur — avait fait preuve d'un goût très artistique dans la composition des panoplies horticoles et agricoles.

Je signale le fait pour montrer que si la Fête de dimanche a brillamment réussi, elle a dû son succès au concours de toutes les bonnes volontés : je ne mets pas en doute que toutes ces bonnes volontés ne se retrouvent l'année prochaine, pour faire aussi bien, sinon mieux.

A quatre heures nouveau défilé sur la place des Eaux ; concert donné au Casino par la fanfare de la Tour-de-Salvagny ; le soir, danses animées sur la place de la Gare.

En résumé — du commencement à la fin — la Fête des Jardiniers a conservé son caractère intime et familial et, de tous ceux qui étaient appelés à l'honneur d'y prendre part, on peut affirmer que pas un seul n'a eu la velléité de jeter des pierres dans le jardin de son voisin !

LÉON MAYET

Echos Artistiques

Nos anciens artistes :

M. Gluck, qui tenait l'emploi de ténor léger au Grand-Théâtre de Lyon, est engagé, pour la saison prochaine, au théâtre lyrique de Milan, où il doit interpréter *André Chénier*, de Giordano, dont on se rappelle le succès à Lyon ; Don José, de *Carmen*, et Jean Gaussin, de la *Sapho* de Massenet.

Nous apprenons que M. Tournié doit

monter dans le courant de cette saison *Ninon de Lenclos*, de MM. André Lénéka et A. Bernède, musique d'Edmond Missa, représentée, il y a quelques années, à l'Opéra-Comique.

Un de nos confrères parisiens pronostique une saison peu brillante pour nos scènes départementales ; cet hiver. D'après ses prévisions, les directeurs de province vont avoir une bien mauvaise année à passer. Non seulement leur public, venu à Paris pour l'Exposition, y aura vu toutes les pièces à chevrons qu'ont représentées les théâtres parisiens, mais encore pas de nouveautés à se mettre sous la dent ! Les théâtres de chant pourront avoir la *Louise* de Charpentier, qui, il y a lieu de le craindre, ne sera pas la pièce de la province ; mais l'Opéra, rien ! La Comédie-Française a joué peu de nouveautés ; les Variétés n'ont eu que des reprises ; le Palais-Royal n'a pas eu un vrai succès ; la Gaité a fouillé dans son vieux répertoire ; au Vaudeville, il y a eu la *Robe rouge*, une pièce à thèse d'une tournure un peu bien sévère, et chez Antoine, la *Clairière*, de Maurice Donnay et Lucien Descaves. C'est tout, et cela constitue un menu plutôt maigre !

Il paraît que dans certaines parties de l'empire d'Autriche, les théâtres sont dans un état médiocrement satisfaisant en ce qui concerne la sécurité des spectateurs. C'est ce qui fait qu'une ordonnance de la lieutenance impériale vient de décider la fermeture de tous les théâtres de l'Istrie, qui, paraît-il présentaient d'incontestables et trop graves dangers en cas d'incendie. Une seule exception est faite pour le Politeama de Pola, qui, grâce à d'importantes réparations exécutées récemment, offre toutes les conditions possibles de sécurité.

Par suite de l'ordonnance en question plusieurs villes telles que Capodistria, Pirano, Parenzo et Rovigo, vont se trouver complètement privées de toute espèce de distraction théâtrale, et on assure que la mesure sera prochainement étendue à d'autres villes du littoral.

La reine Marguerite, veuve du roi Humbert, a composé une prière touchante à la mémoire de son époux. Cette prière étant conçue en dehors des conditions et des traditions liturgiques, le pape Léon XIII en a interdit l'emploi dans les églises. Mais un compositeur connu, M. Giovanni Castagnoli, l'a mise en musique sous la forme d'un cœur à quatre voix qui sera prochainement exécuté à Florence, dans un concert donné au bénéfice de l'œuvre des enfants tuberculeux.

Voici l'état comparatif des recettes des principaux théâtres durant les mois d'août 1899 et 1900 :

Opéra 1889, 466.888 francs, 1900, 438.876 fr., différences, 28.012 fr. ; Comédie-Française 1889, 202.100 fr., 1900, 86.083, différences, moins 116.017 fr. ; Opéra-Comique, 1889, 180.471 fr., 1900,

154.167 fr., différences, moins 26.393 fr.; Sarah Bernhardt, 1889 n'existant pas, 1900, 278.567 fr.; Vaudeville, 1889, 43.461 fr., 1900, 113.045 fr., différences, plus 69.584 fr.; Variétés, 1889, 43.720 fr.; 1900, 51.117 fr., différences, plus 11.397 fr.; Gymnase, 1889, 58.079 fr., 1900, 34.947 fr., différences, moins 23.132 fr.; Palais-Royal, 1889, 94.621 fr., 1900, 48.956 fr., différences, moins 45.665 fr.; Nouveautés, 1889, 59.525 fr., 1900, 79.365 francs, différences, plus 19.840 fr.; Porte-Saint-Martin, 1889, 64.413 fr., 1900, 133.556 fr., différences, plus 69.142 fr.

Le tableau, malgré l'appoint magnifique du théâtre Sarah-Bernhardt qui n'existait pas, donne le total suivant :

1889.....	Fr. 2.033.772
1900.....	» 1.954.776
Différence en faveur de	
1889.....	Fr. 78.995

NOS THÉÂTRES

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Comme nous l'avons déjà annoncé, c'est hier samedi, 15 septembre, que la troupe Romain a donné aux Célestins la première représentation de *Michel Strogoff* qui doit tenir l'affiche jusqu'à la fin du mois.

La troupe de M. Romain, partie de Paris depuis un mois, a obtenu le plus vif succès dans toutes les grandes villes avec le beau drame de Jules Vernes, luxueusement monté et interprété par une troupe de premier ordre.

Contre le Mal de Mer

Est-ce la saison des plages et des petites excursions maritimes qui a remis la flottante question du mal de mer sur le tapis roulant de l'actualité.

Toujours est-il que dernièrement un curieux s'est amusé à dénombrer les principaux remèdes préconisés contre la peu dangereuse mais fort incommode affection.

Cette liste, quoique longue, est encore des plus incomplètes.

Il y a d'autres moyens d'éviter le mal de mer que de rester assis, debout ou couché, immobile ou en mouvement ; c'est d'abord de ne pas mettre les pieds sur un bateau. Mais si je n'avais que ce système à vous proposer, je n'aurais pas entamé le chapitre.

Causons donc sérieusement et laissons de côté les méthodes pseudo-scientifiques de ces médecins allemands dont l'un prétend infaillible l'emploi de lunettes à verres roses, et dont l'autre, jaloux des lauriers de son confrère, déclare que se bader complètement les yeux est un préservatif sans pareil attendu qu'il suffit de ne plus voir la cause du mal pour l'ignorer et l'éviter.

Parmi les poudres et potions destinées à éviter les conséquences de la contraction de l'estomac, il en est peut-être de bonnes, mais les meilleures sont encore celles qu'on expérimente par soi-même.

La méthode la plus originale que je connaisse est celle de mon ami Marius. Il est vrai qu'elle a le défaut de ne pas être à la portée de tout le monde ; mais, que voulez-vous ? rien n'est parfait ici-bas !

Voici en quoi consiste le système, — expliqué par Marius lui-même.

« Ma sensationnelle découverte, m'a-t-il dit, avec l'emphase qui lui est propre, est basée sur les phénomènes du mouvement traités comme ceux de la lumière. Parfaitement, mon bon ! Tu n'ignores pas que, quand il y a de la mer, les bateaux ont deux sortes d'oscillations : le *roulis*, qui va de bâbord à tribord et *vice versa*, et le *tangage* qui fait plonger alternativement le navire à l'avant et à l'arrière quand on passe sur les lames. C'est le tangage qui donne le mal de mer, car le roulis n'a d'influence que sur les cœurs par trop sensibles.

« Toutefois, plus le bateau roule en même temps qu'il tangue et plus le passager est assailli de nausées ; donc la multiplication du mouvement multiplie le malaise. Plus on bouge, plus on est malade.... jusqu'à temps qu'on ne sente plus rien ! Mais oui ! Considère une palette fraîchement garnie ; tu y vois toutes sortes de couleurs ; cela n'empêche pas que la réunion de toutes les couleurs produit le blanc. De même, me suis-je dit, la réunion de tous les mouvements doit produire l'immobilité, ou du moins cette illusion d'immobilité que nous éprouvons sur la terre lancée pourtant dans l'espace, mais qui est douée de la gamme *totale* des mouvements possibles.

« Le difficile était de découvrir un appareil animé des mouvements complémentaires de ceux d'un bateau. Mais j'ai du génie et j'ai trouvé ! C'est une sorte de manège de chevaux de bois actionné par les vagues, de sorte que, plus la mer est grosse et plus ma mécanique tourne vite, chaque siège tournant de plus sur lui-même....

« — Mais, objectai-je, c'est surtout la tête de celui qui est dessus qui doit tourner !

« — Point, répondit placidement Marius. Cela n'est arrivé qu'une fois, le jour des essais, malheureusement. Le gros financier Grippliard s'était fait l'honneur de m'autoriser à monter ma machine sur son yacht. C'était superbe, après déjeuner, on part l'expérimenter. Naturellement, à tout seigneur, tout honneur : je lui réserve la meilleure place, la première, l'unique.... Eh ! bien, cet animal-là m'a joué un tour infâme ! Au bout de deux minutes, on a dû arrêter tant il était malade ! Et tout le monde s'écriait en riant : « Voilà qui est vraiment miraculeux ! C'est la première fois qu'on

voit ce vieux filou rendre ce qu'il a pris !... »

« — Et, depuis, aucun voyageur ne s'est plus trouvé incommode sur ta mécanique ?

« — Jamais ! affirma péremptoirement Marius.

Et, d'une voix désolée, il ajouta :

« — Personne n'a plus jamais voulu y monter.... pas même moi ! »

Marcel ROSNY

LA CINQUANTAINE

Mes amis, il est un adage,
Un refrain des vieilles chansons,
Qui dit : « L'amour est de tout âge,
Il est de toutes les saisons ».

Aimer telle est la loi suprême
Et la nature, au doux printemps,
A conjugué le verbe « J'aime »
Passé le meilleur de son temps.

Le cœur tout entier à la fête
Ne va pas partout s'enquérant
Ni de l'âge de la conquête
Ni de l'âge du conquérant.

Jamais l'insecte qui se pose
Sur la fleur, n'a dit au matin :
Passons ! c'est une vieille rose ;
Cherchons ailleurs plus frais butin.

Jamais la lionne amoureuse
Au vieux lion qui la poursuit,
N'a rugi d'une voix railleuse :
A ton âge, on court donc la nuit ?

Sur la branche où le moineau perche
On ne l'a jamais entendu
Dire à l'oiseau qui le recherche :
Dis donc, Pierrot, quel âge as-tu ?

On peut bracer sans port d'arme
Nuit et jour dans les verts halliers
Sans que Cupidon, bon gendarme,
Songe à demander nos papiers.

Jamais le temps ne nous menace
D'un verbal. — On n'a jamais dit
Que l'amour fût, comme la chasse,
Dans les temps de neige interdit.

Lorsque l'amour fait tout éclore
On voit le vieil arbre au printemps
Montrer ses rameaux verts encore
Chargés de fleurs, et chargés d'ans.

Et même quand l'hiver morose,
A nos cœurs met un lourd frisson
On voit souvent fleurir la rose,
On voit reverdir le buisson.

Laissons donc la fenêtre ouverte,
Laissons entrer l'amour oiseau,
Mordons toujours la pomme verte,
Buons toujours le vin nouveau.

Poursuivons notre divin rêve,
Le doux mensonge jusqu'au bout.
Et quand le dernier jour se lève
Qu'Amour nous trouve encore debout.

Emile DELON.



PALAIS DE GLACE DE LYON

Tous les Lyonnais soucieux des intérêts et du bon renom de leur ville apprendront avec une immense satisfaction que le magnifique édifice laissé vacant par la fermeture et le transfert à Paris du musée Guimet vient de subir une féérique métamorphose qui le place, par ses combinaisons attractives et industrielles, au premier rang des curiosités du siècle.

Il devenait urgent de doter enfin notre ville d'un établissement grandiose où toute la haute société lyonnaise put se donner rendez-vous, et qui attirât en même temps les étrangers, si dédaigneux jusqu'à ce jour des seules attractions classiques que nous avions à leur offrir.

A l'heure qu'il est, l'on peut dire que cette création nouvelle, indispensable au prestige de la seconde ville de France, vient d'être réalisée.

Grâce à l'initiative d'ingénieurs de talent qui ont groupé autour d'eux et intéressé à leur entreprise les principaux industriels de notre cité, le musée Guimet vient d'être transformé en un merveilleux Eden du patinage, similaire et rival, ou plutôt supérieur à tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour.

Par sa situation unique, à proximité du Parc de la Tête-d'Or, au centre de rayonnement de plusieurs lignes de tramways, à cinq minutes des lignes de Perrache-Brotteaux et de Perrache à l'entrée du Parc; à deux minutes seulement du tramway de la Compagnie lyonnaise de Perrache au Parc (2^e entrée) sans compter les autres lignes dont on doit incessamment commencer les travaux et qui doivent passer devant le Palais de Glace, cet établissement est appelé à un gros succès.

Les bâtiments existants, par leur disposition, leurs proportions et leur magnificence, se prêtent merveilleusement à leur nouvelle affectation.

Au rez-de-chaussée, à côté du garage de bicyclette, donnent accès trois portes monumentales, à l'entrée principale immense hall de publicité avec distributeurs automatiques et concédés à l'Agence Fournier. A l'autre entrée, grande brasserie et restaurant avec terrasse. Au premier étage, une salle de concert, avec théâtre machiné comme une scène de féerie et un jardin d'hiver avec grottes, rocailles, vasques d'eaux et toute la flore exotique. Le deuxième étage est réservé à une exposition permanente de peinture et de sculpture. A côté, une salle de sport agencée à cet effet, avec plancher d'escrime, trapèze, etc., et jusqu'à des bateaux pour apprendre à ramer.

C'est sur un terrain adjacent à l'immeuble et d'une superficie considérable que l'on a élevé les constructions nouvelles : une immense salle avec une piste de vraie glace de 2.000 mètres carrés, la plus grande d'Europe avec son pourtour promenade d'où l'on apercevra la salle des machines, une merveille pour les techniciens ; une galerie circulaire sur laquelle un concert par un orchestre de trente musiciens se fera entendre tous les jours, l'après-midi et le soir ; à proximité du patinage, des cabines de douches. Il est évident que pour le luxe, le confortable, les attractions et surtout pour les dimensions de la grande salle de patinage et de la piste de glace, tous les établissements similaires d'Europe seront de beaucoup distancés.

Il n'est pas à Lyon de sport qui compte un plus grand nombre d'adhérents et, faut-il le dire, de fanatiques que le patinage sur glace. Lorsque, par un froid rigoureux, le lac de la Tête-d'Or est livré aux ébats des patineurs, l'affluence du monde est énorme, et c'est par dix et quinze mille que les amateurs sillonnent chaque jour la vaste nappe de glace dont les craquements et les fissures commandent souvent la plus extrême prudence.

Lorsque le public aura à sa disposition un établissement de patinage merveilleux de luxe et de confort, avec des professeurs stylés et corrects, une piste de glace soigneusement entretenue et l'assurance de se livrer sans aucun danger à ses plaisirs favoris ; lorsque, par la bise qui cingle à présent le visage et gèle les peaux délicates, les dames si riandes du patin pourront échanger leurs impressions dans l'atmosphère tempérée d'une salle immense qui baignera la nuit venue, sous les torrents de lumière électrique, le Palais de Glace deviendra vite l'établissement le plus fréquenté de toute la province en même temps que le rendez-vous de prédilection de la société lyonnaise.

L'ÉCRITEAU

Depuis longtemps, le père Jeanrot, cultivateur et conseiller municipal à Nataincourt, village perdu dans les montagnes des Vosges, avait l'intention d'aller visiter Paris, pour quelques jours seulement, pendant que sa femme infirme garderait la maison. Il attendait une occasion propice qui ne tarda pas à se présenter. Il lut dans les journaux, qu'en raison des fêtes de Pâques, la compagnie de l'Est organisait des trains de plaisir d'une durée de trois jours pour la capitale : un jour pour aller, un jour pour revenir, un jour pour visiter Paris ; Jeanrot se décida.

Il revêtit son habit des grands jours, un habit à queue en drap bleu, qui lui venait de son grand-père ; passa par-dessus sa plus belle blouse, une blouse bleue toute neuve ; mit son gibus, un chapeau à haute forme aux poils roussis, à la mode de 1830, et, bien cravaté par un ample foulard noir qui lui faisait huit fois le tour du cou, il partit muni d'un panier rempli de provisions pour la route.

Après une nuit passée en chemin de fer, il arriva vers dix heures du matin à la gare de l'Est, s'enquit d'un hôtel aux abords de la gare, y déposa son panier et entra chez un coiffeur pour se faire raser.

Il tenait à faire honneur aux Parisiens.

Son entrée fit sensation ; son costume, sa bonhomie excitèrent la curiosité des clients et des garçons.

On le fit causer.

Il déclina ses noms, prénoms et qualités et exposa le but de son voyage.

Pendant qu'un garçon le rasait, le coiffeur, qui était farceur, lui composa un écriteau ainsi conçu :

« Monsieur Prosper Jeanrot, cultivateur et conseiller municipal de Nataincourt. On est prié de lui demander de ses nouvelles. »

Cela fait, il l'épingla par derrière sur la blouse du paysan.

— Combien que je vous dois ? demanda Jeanrot.

— C'est à votre générosité, monsieur Jeanrot, dit le coiffeur ; à Paris, on ne fixe pas de prix aux personnes de marque.

— Très bien, dit Jeanrot, flatté, on voit, mon garçon que tu as reçu de l'éducation.

Il tira trois sous de son porte-monnaie.

— Tiens, voilà pour toi, dit-il.

Il descendit le boulevard de Strasbourg, gagna les grands boulevards.

Les passants se retournaient, riaient ; Jeanrot ne s'apercevait de rien.

— Bonjour, monsieur Jeanrot, lui dit un promeneur.

— Bonjour, monsieur, répondit Jeanrot surpris.

— Comment allez-vous ?
— Cela va bien, vous êtes ben bon ; je ne vous remets point.

— Vous êtes monsieur Jeanrot, conseiller à Nataincourt.

— Lui-même.

— Enchanté d'avoir pris de vos nouvelles.

Le promeneur continua son chemin.

Les passants le saluaient.

— Bonjour, monsieur Jeanrot.

— Bonjour, disait Jeanrot de plus en plus surpris.

— Ils sont bien polis à Paris, pensait-il.

Il s'installa à la terrasse d'un grand café.

— Bonjour, monsieur Jeanrot de Nataincourt, lui dit le garçon.

— Bonjour, mon ami ; vous me reconnaissez ?

— Très bien ; vous êtes cultivateur et conseiller municipal.

— C'est ben moi.

Le patron s'approcha.

— Est-ce que les blés s'annoncent bien, monsieur Jeanrot ?

— Couci, couci.

— Et les pommes de terre ?

— Elles ont la maladie ; dites-moi donc comment il se fait que, arrivé à Paris de ce matin, je sois déjà connu de tout le monde.

— C'est bien simple, répondit le patron, réprimant une envie de rire, dès qu'un étranger de quelque importance descend à Paris, il est photographié sans qu'il s'en doute par un procédé électrique et, aussitôt, son portrait est répandu dans tous les quartiers.

— Pas possible ! s'exclama Jeanrot.

— Vous êtes débarqué ce matin ; une heure après tout Paris en était avisé.

— C'est vrai, tous les passants me connaissent.

— C'est par l'électricité.

— C'est merveilleux, mais cela ne me surprend point ; à Nancy, j'ai vu des voitures électriques qui marchaient toutes seules.

— C'est la même chose, dit le patron.

Les consommateurs, allaient, venaient, apercevaient l'écriteau.

— Bonjour, monsieur Jeanrot ; on va toujours bien à Nataincourt ?

— Oui, monsieur ; vous êtes ben honnête, disait Jeanrot.

Quand il eut fini son bock il voulut payer.

— Je n'accepterai rien, lui dit le patron ; je suis trop satisfait que vous m'ayez fait l'honneur de choisir mon établissement.

Jeanrot était de plus en plus stupéfait ; il se confondait en remerciements.

Il reprit sa promenade.

On lui frappa sur l'épaule, il se retourna.

Il aperçut une jeune femme très bien mise.

— Bonjour, monsieur Jeanrot, dit-elle.

— Faites excuse, madame, je ne vous avais point vue.

— Et cette santé, toujours bonne ?

— Toujours, vous êtes ben aimable; il n'y a que ma pauvre femme qui est infirme.

— Comme c'est ennuyeux; je suis heureuse de vous serrer la main.

Elle lui donna une vigoureuse poignée de main.

— Au revoir, monsieur Jeanrot.

— Au revoir, madame; bien des choses à vos parents, ajouta Jeanrot qui ne voulait pas être en reste de politesse.

— Je n'y manquerai pas, monsieur Jeanrot.

Jeanrot était charmé de l'amabilité des Parisiens.

Une bande de jeunes modistes sortait d'un magasin; elles aperçurent l'écrivaire.

— Bonjour, M. Jeanrot! s'écrièrent elles en entourant le paysan; vous êtes toujours en bonne santé?

— Mais oui, mes enfants.

— Que nous sommes donc contentes de vous voir, monsieur Jeanrot; et vos poules, comment vont-elles.

— Elles vont bien.

— Et vous êtes venu vous promener à Paris, tout seul.

— Ma femme est paralysée.

— Oh! la pauvre femme! Vous allez nous offrir des frites.

— Je veux ben, dit Jeanrot; où c'est qu'on en vend ?

— Ici, dit une modiste en le conduisant près d'une marchande qui se trouvait à l'angle de la rue du Faubourg-Montmartre et du boulevard.

— Combien que ça coûte

— Deux sous pour chacune de nous.

— Allons-y, dit le paysan qui solda la marchande pendant que les trotteurs dévoraient les frites à belles dents en éclatant de rire.

— La brave jeunesse, disait Jeanrot, enchanté, comme ça rit de bon cœur.

Il avisa la plus jeune.

— Tiens, dit-il, en lui mettant une pièce de dix sous dans la main, voilà pour toi pour monter sur les chevaux de bois le jour de la fête.

— Merci, monsieur Jeanrot, s'écria la jeune fille; permettez-moi de vous embrasser.

— Ce n'est point de refus, dit Jeanrot.

La fillette se jeta à son cou et lui donna deux gros baisers aux applaudissements de la foule qui s'était amassée.

— A revoir, monsieur Jeanrot crièrent les modistes, bien des choses de notre part à madame Jeanrot.

— Y faudra venir me voir, je vous donnerai les plus beaux œufs de mes poules.

— Nous irons, monsieur Jeanrot à revoir! à revoir!

— Les gentilles petites filles, se disait Jeanrot, c'est honnête et ben élevé.

Il demanda à un passant où se trouvait le musée Grevin; le maire de Nataincourt lui avait conseillé de le visiter.

— Je vais vous y conduire, monsieur Jeanrot, dit le passant.

Jeanrot ne s'étonnait plus; l'inconnu lui servit de guide jusqu'à l'entrée.

Jeanrot pénétra dans le musée et se découvrit respectueusement. Il aperçut un orchestre de dames hongroises.

Il s'approcha, marchant sur la pointe du pied. A sa vue, les artistes descendirent de l'estrade sur laquelle elles jouaient et elles l'entourèrent.

— Vous voilà donc à Paris, monsieur Jeanrot?

— Oui, mes enfants.

— Que c'est gentil de venir nous voir!

Riant aux éclats, elles lui posèrent maintes questions; Jeanrot répondit de son mieux.

Un coup de sonnette retentit; elles regagnèrent leurs pupitres.

— Nous allons jouer pour vous, monsieur Jeanrot.

— Ne vous dérangez point pour moi.

Elles attaquèrent une valse.

Jeanrot, le chapeau à la main, écouta religieusement.

— Que c'est beau, dit-il, c'est presque aussi beau qu'à l'église de chez nous les jours de fête.

Il visita le musée et en sortit émerveillé.

Partout, sur les boulevards, dans les cafés, dans les rues, les passants le saluaient, s'enquéraient de sa santé lui faisaient des politesses; des dames lui offraient l'hospitalité, insistaient d'une façon charmante; les enfants l'appelaient par son nom, venaient lui serrer la main.

Jeanrot avait un mot aimable pour chacun, les invitait tous à venir le voir à Nataincourt.

Vers minuit, il rentra à l'hôtel, harassé, mais ravi; il exprima son contentement au patron qui, en apercevant la pancarte, comprit tout.

Il l'enleva sans que Jeanrot s'en aperçut; le montagnard reprit le lendemain le train pour les Vosges.

Depuis Jeanrot raconte à tous son voyage à Paris; c'est le sujet de conversation des longues veillées d'hiver. Il parle en termes émus du bon accueil qu'il a reçu.

— Quels braves gens que les Parisiens, dit-il, ils sont polis, prévenants, pas fiers; jusqu'aux belles dames qui viennent vous causer sans façon dans la rue.

Quand on cite devant lui un montagnard mal élevé, il ajoute gravement:

— On voit bien qu'il n'a pas été à Paris.

Eugène FOURRIER.

PRIME A NOS LECTEURS

Par suite d'un traité passé avec un de nos confrères, propriétaire d'un vignoble renommé de chasselas de Montauban, nos lecteurs pourront se procurer des caissettes de 3 ou 5 kilos de ces raisins exquis en envoyant 3 ou 5 fr. à M. Forestié, Impr à Montauban. Il les recevront franco à domicile.

Le 1^{er} Congrès International de l'Industrie et du Commerce des spécialités pharmaceutiques a tenu ses séances les lundi 3 et mardi 4 septembre 1900, dans le Palais des Congrès à l'Exposition Universelle.

La séance d'ouverture a été présidée par M. Richard, délégué du Ministre du Commerce qui fut empêché au dernier moment. M. Richard était entouré des membres du bureau de la Commission d'organisation présidée par M. Victor Fumouze, et de notabilités françaises et étrangères, parmi lesquelles: M. le professeur Gariel, M. Derneville (de Bruxelles), M. de Torock (de Budapest), M. le professeur Verne (de Grenoble), M. Kourri (d'Alexandrie), etc.

Après le discours très documenté de M. Victor Fumouze, président de la Commission d'organisation, qui a exposé le but du Congrès, M. Leprince, secrétaire général, rend compte des travaux de la Commission.

Puis, M. Richard donne l'assurance que les travaux du Congrès seront l'objet de toute la sollicitude de M. le Ministre.

Le bureau définitif du Congrès est ainsi constitué:

Président: M. Victor Fumouze. — **Vice-présidents:** MM. Bertaut, Coirre, H. Girard, (Français); Derneville, (Belgique); Khouri, (Egypte); de Torock, (Autriche-Hongrie). — **Secrétaire général:** M. Leprince. — **Secrétaires:** MM. Le Perdriel, Prunier, Blottière, P. Chassevant. — **Trésorier:** M. Bellières.

Etant donné la faveur dont jouissent, auprès du public, les spécialités pharmaceutiques, faveur justifiée, du reste, par des considérations dont l'importance ne saurait échapper: identité du médicament, facilité de se le procurer dans tous les pays, dosage constant, etc., etc.; nous croyons intéresser nos lecteurs en leur donnant un résumé rapide des résolutions prises par les fabricants de spécialités pharmaceutiques, à la suite des discussions qui se sont ouvertes sur les rapports présentés par MM. A. Girard, Augendre et L. Comar.

Parmi les orateurs, nous citerons: MM. Derneville (Belge), Meur (Belge), Lafont (Français), de Maillard de Marafy, directeur de l'Union des Fabricants; Pelletier, avocat à la Cour d'appel, etc.

Les résolutions qui ont été adoptées tendent à unifier les différentes législations sur la matière et à réduire les taxes de façon à faciliter, dans tous les pays, les moyens de mettre à la portée du public des produits à tous égards irréprochables et lui permettre ainsi d'éviter le danger des contrefaçons le plus souvent grossières et dangereuses.

Il nous paraît nécessaire d'ajouter une mention spéciale pour les paroles très nettes de M. Astier, député. Celui-ci explique que l'article V de son projet de loi sur l'exercice de la pharmacie, dont le texte, dans les précédentes législatures, a été voté par la Chambre et le Sénat, n'a été modifié que dans le but d'augmenter les garanties qu'offrent les spécialités pharmaceutiques aux médecins et au public.

A VENDRE D'OCCASION, Beau Dictionnaire Encyclopédique, Universel, illustré, Troussier (7 volumes). Conditions avantageuses. Adresser offres, sous n° 653, Agence Fournier, Lyon.

ASTHME ET CATARRHE
 Guéris par les CIGARETTES **ESPIC**
 ou la POUDRE
 Oppressions, Toux, Rhumes, Névralgies.
 Le FUMIGATEUR PECTORAL ESPIC est le
 plus efficace de tous les remèdes pour
 combattre les Maladies des Voies respiratoires.
 Il est admis dans les Hôpitaux Français et Etrangers.
 Toutes Pharmacies, 2^e la Boite. Vente en gros : 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

Anc. M^{re} VIENNET, Fondée en 1837

PIANOS
 9, Place Jacobins, 9
LYON
Ch. MORETTON & Co
 Envoi franco Catalogue Illustré

ANNUAIRE GÉNÉRAL

DU

Commerce de Lyon
 et du Département du Rhône

EN VENTE

Agence FOURNIER, 14, rue Confort, LYON

Chanson de septembre

Les chansons que vous me disiez
 Au temps passé des cerisiers
 Et des cerises,
 Les chansons aux rythmes joyeux
 Ne frémissent plus sous les cieux
 Avec les brises.

Les histoires, que vous contiez
 Au temps fleuri des églantiers
 Et des pervenches,
 Les belles histoires d'autan
 Ne montent plus dans l'air chantant,
 Roses et blanches.

Septembre, ce verseur d'oubli,
 A mis son or tendre et pâli
 Sur le feuillu ;
 Et les branches, dans le ciel clair,
 Ainsi que des blondes, ont l'air
 Et soleillées.

Les touffes de lilas vermeil
 S'inclinent, lourdes de sommeil,
 Toutes songeuses ;
 Les massifs n'ont plus de frissons
 Et l'on n'entend que les chansons
 Des vendangeuses.

De la rouille tombe et de l'or ;
 La terre semble le décor
 D'une féerie ;
 L'automne, ce marquis fluet,
 Vient pour danser un menuet
 Dans la prairie.

Car l'été, seigneur opulent,
 Vêtu de satin rose et blanc,
 En équipages,
 L'autre matin s'en est allé,
 Avec son cortège étoilé,
 Avec ses pages.

Par les chemins où s'en alla
 L'été suivi du tra-la-la
 Le son escorte.
 Il reste à peine les parfums
 Des rosiers flétris et défunts
 Dont l'âme est morte.

Mais, qu'importe ! si vous m'aimez,
 Les sentiers seront parfumés,
 Les fleurs éloquentes :
 Septembre ou juin, les chemins creux
 Sont fleuris pour les amoureux
 Et les amantes.

Fernand DE ROCHER.

Lettre Parisienne

UN SOCIALISTE CHINOIS

Il n'est question que de la Chine et des Chinois. Les journaux, chaque matin, publient des télégrammes sensationnels sur les événements de Pékin, de Tien-Tsin et de Takou. Mais tout cela demeure insuffisant et nous ne savons toujours pas quelles ont été les vraies causes du dernier soulèvement, ni ce que sont et ce que veulent les Boxers.

Une hypothèse assez hardie et qui, en tout état de cause, mériterait d'être examinée d'assez près, est que ces Boxers sont tout simplement des socialistes qui, se rattachent au fameux Wang-Ngan-Ché, le grand réformateur asiatique, qui au déclin du XI^e siècle, réussit à imposer ses doctrines au monde oriental.

Le rôle social de Wang-Ngan-Ché était connu chez nous depuis les belles études du père Huc et d'Abel de Remusat. L'homme lui-même l'était moins. Qu'était-ce au juste que ce Wang-Ngan-Ché ? M. de Varigny a pu percer le mystère de ses origines et nous savons aujourd'hui que, né en 1027, il reçut une excellente éducation et se consacra de bonne heure à l'étude de l'histoire.

« Le champ était déjà vaste, dit M. de Varigny, la période historique remontait à la dynastie Hia 2.207 ans avant l'ère chrétienne. Ses observations et ses recherches pouvaient donc s'étendre sur une période de trente-deux siècles, au delà commençait la fable ».

Les historiens de son temps, aussi bien ses adversaires que ses panégyristes, s'accordent à vanter son savoir, sa prodigieuse intelligence et son éloquence remarquable. Il possédait au plus haut degré le don de persuader, plus tard, il y joignit l'art de contraindre. Ses mœurs étaient irréprochables, sa volonté opiniâtre et sa puissance de travail surprenante.

Ajoutons qu'il subit avec succès tous les examens et concours qui hérissent en Chine l'entrée des carrières officielles.

Le monde oriental présentait alors le spectacle d'une anarchie véritable. Si le pouvoir demeurait nominale aux mains de l'empereur et de ses ministres, le peuple était travaillé par des agitateurs fort semblables à nos anarchistes et qui prêchaient comme eux le chambardement universel. La cour commençait à s'effrayer. C'est à ce moment que parut Wang-Ngan-Ché. Présenté à l'empereur Chen Tsoung et admis à exposer ses théories, il les développa avec un art infini, une dialectique si serrée et si sou-

EXPOSITION DE PARIS

Ne manquez pas de visiter la

BELLE JARDINIÈRE

2, Rue du Pont-Neuf, 2, PARIS

La PLUS GRANDE MAISON de VÊTEMENTS
DU MONDE ENTIER

VÊTEMENTS

Confectionnés et sur Mesure pour HOMMES, DAMES et ENFANTS

CRÉATION SPÉCIALE POUR 1900

Demandez
le

Complet Exposition

VESTON
GILET
PANTALON

52^{fr.} 50

Envoi franco des Catalogues Illustrés et d'Échantillons sur demande.

ple qu'elle emporta toutes les résistances. Chen Tsoung nomma Wang-Ngan-Ché président du conseil et lui donna carte blanche pour l'application de ses théories.

Vous figurez-vous Guillaume II appelant M. Bebel à la chancellerie de l'Empire et l'invitant à organiser le socialisme d'Etat? On crierait au paradoxe, à la démente. Eh bien, c'est exactement ce que dès la fin du XI^e siècle, dans l'empire du milieu, l'extraordinaire Chen Tsoung faisait avec Wang-Ngan-Ché.

Pour commencer, Wang-Ngan-Ché proclama l'Etat seul propriétaire et universel exploitant. Des tribunaux d'agriculture furent créés à cet effet. Il y en avait un par district chargé de répartir annuellement, entre les cultivateurs, les terres labourables, de décider du genre de culture qui convenait à chacune et de distribuer les grains nécessaires pour les ensemençer.

Le produit appartenait à l'Etat qui devait en régler le partage proportionnellement aux besoins et au chiffre de la population.

Pour se procurer les sommes nécessaires à la mise en œuvre de ce projet et pour supprimer graduellement l'inégalité des fortunes et des conditions, Wang-Ngan-Ché décida que les tribunaux frapperaient les riches d'une taxe spéciale : les pauvres étaient exemptés de droit. Les magistrats désignaient sans appel qui était riche et qui était pauvre. L'Etat avait seul qualité pour fixer journalièrement le prix des denrées.

Cela lui était d'autant plus aisé qu'en fait il n'y avait plus de commerce ni d'industrie. Wang-Ngan-Ché, jugeant qu'ils étaient incompatibles avec le bien public les avait supprimés d'un trait de plume.

Le curieux, encore une fois, et comme le fait remarquer M. de Varigny, est que ce n'étaient point là de pures spéculations écloses dans un cerveau d'idéologue, mais bien des réalités immédiatement appliquées et maintenues avec une invincible opiniâtreté.

L'empereur en était devenu l'adepte le plus fervent. Il avait délégué toute autorité à Wang-Ngan-Ché, et ce dernier en usait avec toute l'intrépidité d'un sectaire convaincu.

D'une extrémité de la Chine à l'autre, ce fut un concert de louanges et d'admiration.

Les riches se taisaient, ils étaient en minorité et n'avaient qu'une préoccupation : se cacher dans la foule et se faire oublier si possible. L'impôt qui pesait sur eux était calculé de façon à ce qu'en moins de cinq ans il ne leur restât rien.

Malheureusement pour Wang-Ngan-Ché, l'empereur Chen Tsoung mourut avant l'expiration des cinq ans.

Je dois ajouter que, malgré le concert des louanges qui s'était élevé d'abord de la foule, la socialisation du capital et du sol appliquée par le hardi réformateur n'avait encore eu que des résultats médiocres.

Vainement Wang-Ngan-Ché prêchait-il la patience à ses destructeurs.

« Attendez, leur disait-il, les commentements de tout sont difficiles et ce n'est qu'après avoir vaincu les premières difficultés qu'on peut espérer retirer quelques fruits de ses travaux.

Soyez ferme, disait-il encore à l'Empereur et tout ira bien.

Vos grands, vos mandarins, sont soulevés contre moi, je n'en suis pas surpris.

Il leur en coûte de se tirer du train ordinaire pour se faire à de nouveaux usages. Ils s'accoutumeront peu à peu et, à mesure qu'ils s'accoutumeront, l'aversion qu'ils ont naturellement pour tout ce qu'ils regardent comme nouveau se dissipera d'elle-même et ils finiront par louer ce qu'ils blâment aujourd'hui.

Le temps ne leur permit point — La mort de l'Empereur ramena au pouvoir l'adversaire acharné de Wang-Ngan-Ché, l'ancien ministre Se-Ma-Kouang, quelque chose comme le Méline du Céleste Empire, de même que Wang-Ngan-Ché en avait été le Millerand. A la décharge de tous deux disons qu'ils offrirent, quoique adversaires irréductibles, l'exemple d'une tolérance réciproque qu'on est rarement habitué à rencontrer dans l'histoire et particulièrement dans celle des peuples

E. BOSCH & C^{ie}

Costumiers du Grand-Théâtre

et des Célestins

FOURNISSEURS DE LA VILLE

1, rue du Théâtre, 1

DERRIÈRE LE GRAND-THÉÂTRE.

LYON

MATÉRIEL POUR CAVALCADES

et Théâtres de Sociétés

Location d'Habits Noirs

PROMPTE GUÉRISON

Même de Maladies graves!

BILZ

La Médication naturelle

OUVRAGE INDISPENSABLE
aux Malades et aux Personnes
en bonne santé

2,000 PAGES DE TEXTE, 120 GRAVURES

HAUTES DISTINCTIONS

800,000 EXEMPLAIRES VENDUS

2 Volumes

Prix : 25 francs

payable au comptant ou par acomptes de 5 fr. par mois

F. E. BILZ

17, rue d'Hauteville, Paris

BERLITZ SCHOOL

OF LANGUAGES

13 RUE DE LA RÉPUBLIQUE. ENSEIGNEMENT Pratique et rapide des

LANGUES VIVANTES.

Anglais : Allemand : Russe.
Espagnol : Italien.

Succursales dans les grandes villes d'EUROPE et d'AMÉRIQUE.

PROFESSEURS NATIONAUX.

MÉTHODE NATURELLE. pas de traduction.
Il n'est jamais parlé français. L'élève est comme en pays étranger et pense dans la langue.

CÉRÉALINE GIRAUD

Nouvel Aliment, le meilleur de tous

Pour les enfants et les estomacs délicats

GROS ET DÉTAIL

LYON- 22, rue Victor-Hugo, 22 - LYON

PIANOS

Ch. MORETTON & C^{ie}

LYON, 9, place des Jacobins, 9, LYON

(ENTRÉES)

Harpes Chromatiques

SANS PÉDALES

LEÇONS — VENTE — LOCATION

Eviter les contrefaçons

**CHOCOLAT
MENIER.**

Exiger le véritable nom

HYGIÈNE PRATIQUE

Nous avons signalé déjà les services que peut rendre l'Eau de Javel pour la désinfection. On nous demande le mode d'emploi; le voici : préparer l'eau de Javel à 2° décolorants (en mettant, par exemple, 19 litres d'eau avec un litre d'extrait de Javel à 40° décolorants), laver largement les objets à traiter, laisser imbiber quelques minutes, rincer ensuite à l'eau pure.

C'est le procédé mis en usage par les Compagnies de Chemins de fer (P.-L.-M., Orléans, Est...), pour la désinfection des wagons, en vue de prévenir la propagation des maladies contagieuses.

ASTHME ET CATARRHE

Guéris par les CIGARETTES **ESPIC** ou la POUDRE. Oppressions, Toux, Rhumes, Névralgies. Le FUMIGATEUR PECTORAL ESPIC est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les Maladies des Voies respiratoires. Il est admis dans les Hôpitaux Français et Étrangers. Toutes Pharmacies, 21 la Boite. Vente en gros : 20, rue St-Lazare, Paris. EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

ANÉMIE  **EN 20 JOURS ELIXIR de S. VINCENT, PAUL**
GUÉRISON RADICALE par l'usage de la CHARITÉ, 105, Rue Saint-Dominique, Paris.
Renseignements chez les SEIGNEURS CHARITÉ, 105, Rue Saint-Dominique, Paris.
GUTHRIE, Ph^m. 1, Passage Saulnier, Paris et 1^{er} Ph^m. — Broch. France.

orientaux. Wan-Ngan-Ché une fois ministre, n'eût eu qu'un mot à dire pour supprimer un adversaire. On l'en pressait, il s'y refusa.

Les tours se mesurent par leur ombre, avait-il coutume de dire, et les hommes d'Etat par leurs envieux.

Se-Ma-Kouang, qu'un retour de fortune ramena au pouvoir quand il avait déjà fait ses adieux à la vie politique, ne se montra pas moins humain à l'égard de son adversaire. Il refusa, lui aussi, de le faire périr et entoura même sa retraite de faveurs de toutes sortes. Mais la ruine de son système politique, bien plus que sa propre disgrâce, avait frappé à mort Wan-Ugan-Ché. A peine tombé du pouvoir, il s'éteignit comme une lampe à bout d'huile, laissant la réputation d'un utopiste, mais d'un homme bon et généreux, passionné pour le bien public.

Cette bonté et cette générosité sont les seules choses dont les Boxers n'ont point hérité : ils ont pris à Wang ses utopies sur la socialisation du capital et du sol, ils les ont mêlées avec la haine pour l'étranger. Et de cette étrange cuisine serait sorti l'insurrection de cette année, une insurrection qui a ses racines dans un passé vieux de neuf siècles et dont les Européens s'abusent s'ils croient qu'ils l'extirperont par deux ou trois promenades militaires autour de Pékin.

Charles Le Goffic.

L'Esprit des Autres

Nos bons villageois :

— Vous me faites de la peine, mon brave homme; ce mauvais temps persistant va vous faire grand tort.

— Oh! pour moi, je m'en consolerais, mais ce sont mes bœufs; ces pauvres bêtes, vont par suite du manque de fourrage, être obligées d'aller à l'abattoir, au bas mot, avec vingt livres de moins que leurs prédécesseurs.

Il y a des gens qui font des mots dans de singulières circonstances.

L'autre jour, H... perd le meilleur de ses amis, auquel il avait emprunté souvent de l'argent.

Il manifeste une douleur profonde.

— Vous l'aimiez donc bien? lui demanda-t-on.

— Ah! répondit-il en larmoyant, si vous saviez tout ce que je lui devais!

BIBLIOGRAPHIE

LE MONDE ILLUSTRÉ

13, quai Voltaire, Paris

Sommaire du 15 septembre 1900.

Chronique: Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Variétés: Sauce, par G. Lenôtre; Le vieux Luminaire, par Léo Claretie; Nouvelle: Le Voile, par Philippe Maquet; Armée: Les automobiles aux manœuvres, par Jean de Villa; Afrique: La mission Fourreau, par L. de Montarlot; Paris: Le premier port de France, par H. de Nussanne; Exposition: Les concours aérostatique et hippique, par Wallon; La Fête de l'Horticulture.

Explication des gravures, Revue comique, Echecs, Rébus, Petit courrier des Théâtres; le Sport, par A. Wimille. — Le numéro: 50 centimes.

Spectacles et Concerts

CASINO DES ARTS

Tous les soirs, à 8 heures, spectacle varié. Dimanches et fêtes, matinée à 2 heures.

SCALA-BOUFFES

Ouverture le 18 septembre: vaudevilles, comédies, pièces du grand Guignol et de la Bodinière. Régisseur: P. Didier.

GUIGNOL DU GYMNASE

30, quai Saint Antoine.

Guignol vendu par ses frères, pièce en 8 tableaux.

BULLETIN FINANCIER

La baisse de la rente extérieure espagnole provoque un recul à peu près général de la cote, on attribue cette baisse à l'approche de la liquidation du quinze; il y aurait soit disant des positions visées sur l'extérieure.

Le 3 % recule à 105,07, le 3 1/2 % à 102,27 n'a pas varié.

Le Comptoir national d'Escompte est à 599, le Crédit Lyonnais à 1,122.

Le Suez à 3.490 n'a pas varié.

L'Extérieure qui clôturait hier à 73,70 n'est plus qu'à 73,25, l'Italien finit à 93,70, le Portugais à 23,55, le Russe 3 % 1891 à 85, le Turc D à 23,32 et la Banque ottomane à 5,40.

L'estampillage des obligations de la Cie des chemins de fer du Nord de l'Espagne en vue du *Convenio*, a atteint le chiffre de 1,200,000. Il y a deux séries défaillantes, Modina-Ségovie et Cerido-Reuss. Mais comme le second *Quorum* y est atteint, le *Convenio* est validé *ipso-facto*, la procédure permettant d'opérer une disjonction. Les obligataires de ces deux séries subiraient donc un retard dans les avantages du *Convenio*.

Le Propriétaire-Gérant: V. FOURNIER.

Imp. P. LEGENDRE & C^{ie}, Anc. Maison A. Waltener. — Lyon.

DEMANDEZ DANS TOUTES LES GARES ET LES KIOSQUES

LE WAGON

Indicateur des Chemins de Fer contenant toutes les modifications survenues à l'horaire des chemins de fer P.-L.-M. pour le Service d'Été. — Prix: 30 cent. Franco, 40 cent.

Vente en gros A L'AGENCE FOURNIER, 14, rue Confort, LYON et dans ses Succursales.

FORTES REMISES AUX MARCHANDS